

VESTIGES RECONSTRUITS

PAR JULIE PORTIER

— L'une parcourt les pages cornées des livres d'architecture des trente glorieuses, l'autre sillonne les friches industrielles au-delà des boulevards périphériques. Farah Atassi et Stéphanie Cherpin, réunies dans l'exposition « Derelict » à la galerie Édouard Manet à Gennevilliers, trouvent respectivement l'inspiration et la matière première de leur art dans les vestiges du rêve moderniste, un héritage matériel et intellectuel encombrant sur lequel elles posent leurs propres fondations. Car cette peinture et cette sculpture ont ceci de singulier, dans une jeune génération traversée par la thématique de la ruine entropique (traitée sur le mode documentaire dans la collection de polaroids de Cyprien Gaillard ou les films de Luidgi Beltrame), qu'elles y trouvent l'occasion de réinventer leurs médiums. Elles s'y attellent, dans l'atelier, de manière industrielle, revenant sans cesse à l'ouvrage, une patience d'une part, un acharnement de l'autre, dont témoignent la superposition des couches sur les multiples repentirs chez Farah Atassi et l'ajout de matière, talochée, pétrie, travaillée à la meuleuse chez Stéphanie Cherpin. L'une comme l'autre, enfin, ne reculent pas devant le grand format pour provoquer la rétine et le corps. Des scenarii s'amorcent, un insidieux suspens point dans ce décor où cohabitent les intérieurs délaissés d'Atassi et les assemblages de déchets de Cherpin. La touche « pause » est maintenue enfoncée, les figurants ont déserté la scène. Nous voilà pris dans un entre-deux hésitant, entre la destruction et la construction, l'ordre et le chaos, en proie au déséquilibre qui guette ces totems de déchets chancelants, tandis que la perspective tronquée donne le vertige à cette promenade rêveuse et glauque.

Dans ses peintures récentes, Farah Atassi explore les ressorts optiques du motif quadrillé et teste de nouveaux accords colorés. Ces axonométries carrelées, du sol au plafond, affirment l'héritage de la peinture géométrique d'avant-garde en même temps que la référence à sa digestion prête à l'emploi, au rayon décoration dans les années 1980. Évacuant la ligne noire, le motif dessine lui-même le volume qui accueille des maquettes d'architecture ou des jeux de construction (*Workshop II* et *Playroom*). Ils sont prétexte à expérimenter de nouveaux rapports d'échelles, différences de traitement entre le fond et la figure, ou d'audacieux contrastes, comme entre les jaunes et bleus presque fluos des jouets avec le motif orange et blanc vaguement mexicain dans *Playroom*, tout aussi surprenant et étrangement familier que le mauvais assortiment des dalles marron et de la faïence rose dans un vestiaire désaffecté



Stéphanie Cherpin, *Heaven is a truck*, 2011, pierres, portes en bois, peinture, cordes, peinture en spray, métal, dimensions variables.
Prod. Le confort moderne, Poitiers. Photo : André Morin.
Courtesy l'artiste & Galerie Cortex-Athletico, Bordeaux.

de *Cloakroom*. Les jouets en bois de *Playroom*, comme les barres noires en équilibre qui scandent l'espace de *Cloakroom*, sont-ils arbitrairement entreposés ou intentionnellement disposés ? Ils apparaissent comme les signes d'une aspiration universelle – est-elle instinctive ou apprise dès le jardin d'enfant ? – de construire, en rêvant chaque fois de bâtir un monde nouveau. L'obsession bâtisseuse est piégée dans les matériaux réemployés par Stéphanie Cherpin, béton, bitume, torchis ou encore fer à béton, brique d'argile et cordage dans l'imposante composition aléatoire *Trophy*, produite pour son exposition à la Salle de Bain à Lyon, comme la plupart des pièces présentées à Gennevilliers. Certaines sculptures miment même une velléité d'architecture, à l'exemple de *Happy house I*, squelette de tipi rapidement dressé avec quatre poutres en bois badigeonnées de peinture turquoise, succédané criard du volet bleu provençal, et habillées de boules chinoises aplaties, ces abat-jour en papier premier prix qui habillent les chambres d'étudiants. C'est peut-être lorsqu'elle fait apparaître sous la couche de bitume ou d'enduit des objets issus d'une société de consommation friande de mobilier jetable que la sculpture de Stéphanie Cherpin résonne le plus pertinemment avec les toiles de Farah Atassi, pour convertir la médiation romantique sur les ruines des utopies modernistes en un questionnement plus cru de notre manière d'habiter le monde. ■

DERELICT, FARAH ATASSI ET STÉPHANIE CHERPIN, jusqu'au 12 mai, Galerie Édouard Manet, École municipale des beaux-arts, 3 place Jean-Gradel, 92230 Gennevilliers, tél. 01 40 85 67 40, www.ville-gennevilliers.fr